

"Nietzsche ou la joie par-dessus tout", par Clément Rosset

L'OBS



Friedrich Nietzsche. (©Delphine Lebourgeois pour L'OBS)

L'auteur du « Rire », Henri Bergson, pour lequel le singulier et très caustique Clément Rosset a la plus vive estime, définit le philosophe authentique comme l'homme d'une unique intuition. Quelle serait celle-ci dans le cas de Friedrich Nietzsche? L'indissolubilité de la joie et du tragique dans la condition humaine, répond sans hésiter Rosset.

Cette certitude-là fut même, pour ce dernier, la toute première révélation philosophique, celle qui décida de sa vocation, dès la lecture de «l'Origine de la tragédie» du grand Allemand. On sait que Clément Rosset, auteur d'une oeuvre elle-même extrêmement originale, de «l'Anti-Nature» jusqu'au «Réel et son double», se réfère souvent à un autre géant de la pensée allemande, Arthur Schopenhauer, auquel il a même consacré plusieurs livres.

Il n'en reste pas moins que toute sa vie il aura cultivé une vraie proximité avec la pensée de Nietzsche, membre comme lui de la famille minoritaire des anti-idéalistes, ces philosophes qui se plaisent à semer le doute le plus inapaisable, à torturer les bonnes consciences pseudo-humanistes, à détruire les fausses certitudes de la masse. Aujourd'hui, il évoque pour «l'Obs» les faux Nietzsche qui longtemps perturbèrent la compréhension de l'auteur du «Gai savoir» et restitue les vraies lignes de force de sa pensée.

L'Obs. *Nietzsche, certainement l'un des penseurs les plus «infréquentables» qui soient, est néanmoins aujourd'hui un des philosophes les plus lus, les plus aimés et commentés. Comment expliquez-vous ce succès et repose-t-il à vos yeux sur un malentendu ?*

Clément Rosset. J'avais écrit autrefois un texte intitulé «Nietzsche infréquentable ou mal fréquenté?». Je crois en effet qu'il a eu toutes les malchances, et que nous avons eu droit successivement à plusieurs «faux Nietzsche». Le Nietzsche qui a joué un rôle important dans mon «devenir philosophe», c'est d'ailleurs un Nietzsche dont je n'ai trouvé l'écho chez nul autre, sauf un peu chez Deleuze, j'y reviendrai.

Sa première malchance vient d'abord d'avoir eu une soeur qui l'a trahi, Elisabeth Förster-Nietzsche, ainsi qu'un beau-frère qui était un nazi notoire et avait créé des colonies de jeunes aryens en Amérique du Sud avant même que Hitler soit officiellement au pouvoir. Cette soeur et son mari se sont emparés des manuscrits de Nietzsche à un moment où ce dernier avait entièrement perdu la raison, jusqu'à son grand effondrement de janvier 1889, et ont permis de faire de lui le philosophe officiel d'un régime hystérique et criminel, alors même que si Nietzsche (1844-1900) avait été vivant du temps de Hitler, il aurait été parmi les premiers candidats à la prison et aux camps.

Le seul mérite de cette soeur sans scrupule a finalement été de faire connaître beaucoup plus rapidement Nietzsche, qui vendait jusque-là à peine vingt exemplaires par an et était édité à compte d'auteur – hormis son premier livre «l'Origine de la tragédie» (1872), publié par Wagner.

Sa deuxième malchance, ensuite, tient à Heidegger et à la renommée exagérée que lui a accordée la philosophie française. Heidegger a écrit de belles choses, d'accord, mais la différence entre l'être et l'étant n'avait tout de même rien de nouveau, le romantisme idéaliste allemand a toujours fait cette distinction, et c'est aussi ce qu'avait déjà distingué Platon.

Or Heidegger, durant la Seconde Guerre mondiale, après qu'il eut renoncé au nazisme, s'est employé à parler de Nietzsche dans ses séminaires pour le dédouaner, mais en réalité il aggravait son cas, puisqu'il faisait de lui un simple trait d'union entre Hegel, Kant et lui, Heidegger! Surtout, il le faisait en invoquant des livres que Nietzsche n'avait tout simplement pas écrits.

Vous voulez parler de «la Volonté de puissance» ?

Effectivement, pas un seul des fragments de ce prétendu livre de Nietzsche ne date du même moment ou ne suit véritablement les autres, et là encore c'est une invention totale de la soeur de Nietzsche. Le concept même de «*volonté de puissance*» joue d'ailleurs un rôle très vague et très mineur chez Nietzsche. Ainsi, non seulement Heidegger s'appuyait sur ce faux livre, mais il prétendait aussi se fonder sur tout ce que Nietzsche aurait, dit-il, «*pressenti*» mais «*préféré cacher ou retenir*» et qui ne serait autre que la philosophie de Heidegger elle-même. Ce qui est un contresens magistral !

On ne peut pas dire plus faux à propos de Nietzsche, qui ne s'est jamais intéressé à l'ontologie et pour qui l'Être n'est pas du tout le problème. Bien au contraire, Nietzsche est du côté des affirmateurs comme Spinoza, pas du côté des négateurs. Le vrai pour lui, c'est le contact avec le réel sans confusion. Alors que Heidegger, lui, fait partie des philosophes qui réfutent le sensible, qui distinguent un niveau essentiel, «ontologique», de la réalité et un niveau inessentiel, «ontique».

C'est le vieux refrain de la philosophie depuis Parménide, selon lequel le vrai réel est au-delà de toute apparence, de tout sensible, de toute approche physique concrète... Au Moyen Age, de manière assez drôle, ces penseurs-là qui ne croyaient pas au bois concret de la chaise, par exemple, mais seulement à «l'idée» du bois de la chaise, on les appelait des «réalistes». Les autres étant des «nominalistes». Toujours est-il que Heidegger, pour des générations entières, a transformé Nietzsche en un ectoplasme ayant simplement précédé sa propre existence.



(©Delphine Lebourgeois pour L'OBS)

On a également vu l'émergence d'un «nietzschéisme de gauche»...

C'est la troisième malchance de Nietzsche : avoir été récupéré par la gauche française ! (*Rires.*) Certains intellectuels progressistes ont en effet également aménagé un Nietzsche à la mesure de leurs fantasmes. Après l'épouvantable Nietzsche de droite, les philosophes français (Klossowski, Foucault, Deleuze, Derrida et d'autres) ont fabriqué un Nietzsche révolutionnaire de gauche complètement insensé.

Bien entendu, le fait de repérer que chez Marx autant que chez Nietzsche, il y a une démarche commune de dévoilement des processus inconscients qui engendre les pensées fétiches ne manque pas de pertinence. Mais si la critique des fétiches chez Marx a des rapports indiscutables avec ce que Nietzsche appelle les «pseudo-idées», on s'est néanmoins servi de Nietzsche pour promouvoir des thèses démocrates et dites «avancées» qu'il aurait été totalement incapable de soutenir.

On sait que l'idée de «surhomme» a été l'objet de terribles malentendus et que les idéologues de la droite extrême en ont tôt fait un usage très tendancieux. Comment interprétez-vous cette notion ?

C'est un thème sur lequel Nietzsche n'insiste pas tellement et qui ne se trouve pas dans les caves nietzschéennes les mieux aérées. Il apparaît dans le deuxième chapitre du «Zarathoustra», un ouvrage que je considère, moi, comme à demi raté, à cause de son petit côté sixième Evangile, et aussi parce que c'était le livre que les soldats allemands glissaient dans leur sacoches pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Il y a bien sûr des pages poétiques fabuleuses, que Mahler a mises en musique dans sa «3e Symphonie», notamment le chant de l'ivrogne, qui est splendide. C'est là aussi que se trouve

la formule qui pour moi résume toute la pensée de Nietzsche : «*La joie est plus profonde que la tristesse.*» Le problème philosophique de Nietzsche, c'est en effet: comment peut-on dire oui à une vie qui est si cruelle? Et la réponse est: il le faut, parce que la joie est plus féconde que la tristesse.

Alors, puisque vous me demandez ce que j'entends par «surhomme» (*Übermensch*), je crois qu'il faut interpréter cette notion gênante non pas par «homme supérieur», mais par «homme qui a été au-delà de ce qu'on peut demander à un homme». Or affronter sans broncher la dureté horrible de l'existence sans avoir pour cela à recourir à un autre monde, à la compensation d'arrière-mondes, sans avoir à se réfugier dans les méandres du ressentiment ou de la morale, cela demande un effort qui est le plus difficile de tous les efforts.

Montaigne l'a dit : quelle est la tâche la plus difficile de la vie? C'est de vivre. Lucrèce aussi, avant celui-ci, disait que vivre sans illusion est la tâche la plus dure que puisse affronter un homme, et, dans une certaine mesure, qu'elle est au-dessus de ses capacités. En réalité, il n'y a pas de surhommes dans Nietzsche, seulement des hommes qui se surpassent et qui cherchent à dépasser la difficulté d'être.

Deleuze l'a très bien compris, lui, c'est pourquoi je le mettais tout à l'heure à part. Et il a raison de dire qu'un des grands mots de Nietzsche est : «*On a toujours à défendre les forts contre les faibles.*» Les faibles se défendent contre la difficulté de vivre par le ressentiment. Les forts, eux, savent vivre sans béquille. Mais attention, les forts ne sont pas du tout les plus puissants de la cité, la populace du haut de l'échelle sociale. En général, c'est même le contraire.

Votre oeuvre est imprégnée de la pensée nietzschéenne depuis votre tout premier livre, «la Philosophie tragique», paru en 1961. Comment s'est noué votre rapport personnel à Nietzsche?

D'abord, vous devez savoir que j'étais un enfant extrêmement joyeux qui répétait tout le temps : «*Comme je suis heureux de vivre !*» J'avais donc des dispositions qui me portaient vers les affirmateurs et les laudateurs de la vie. Mon premier philosophe a cependant été Schopenhauer, dont les livres se trouvaient dans la maison familiale, et que j'ai lu à 13 ou 14 ans, avec beaucoup d'admiration.

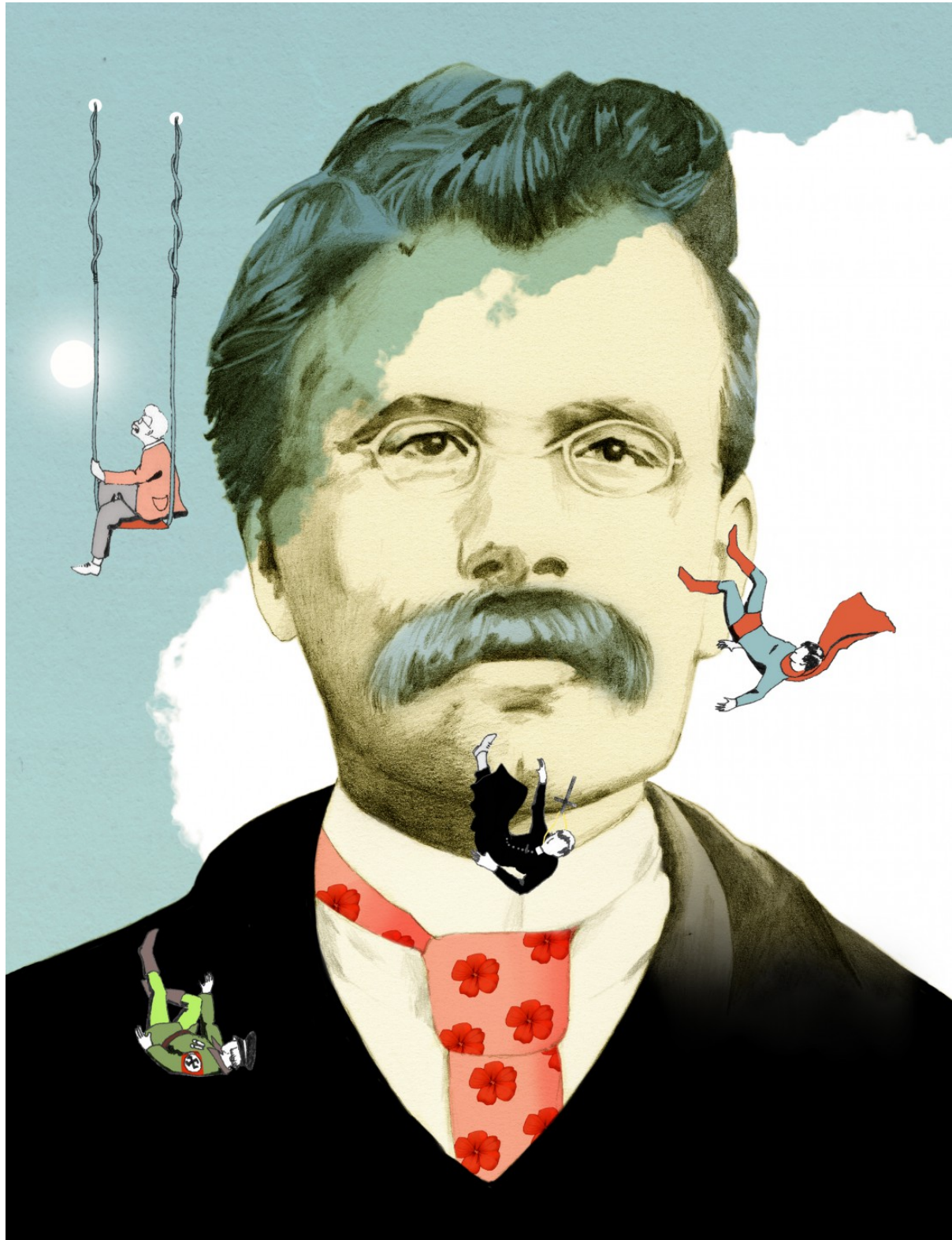
Nietzsche a plus surgi vers l'hypokhâgne. Un professeur nous avait recommandé d'en lire un peu. J'ai alors lu «la Généalogie de la morale», et ça a été un événement dans ma vie. Depuis la 6e, depuis l'apprentissage du latin et du grec, c'était toujours Socrate, Platon, et tous les auteurs qui, jusqu'au XXe siècle, étaient dans l'absolu jamais véritablement remis en question. Ce que ça pouvait m'ennuyer... Et voilà que pour moi arrivait Nietzsche, qui menait une attaque blindée contre Platon! «Je ne suis plus seul... on est deux! » me suis-je dit.

Après ça, j'ai lu absolument tout Nietzsche. Ce que j'ai alors compris, c'était que tout ce qui superficiellement pouvait paraître chez Nietzsche comme de la rage antichrétienne, eh bien, en réalité était infiniment plus subtil que cela. Ce que je veux dire par là, c'est que la morale chrétienne («*tendre l'autre joue...*» par exemple) est d'une hypocrisie que Nietzsche a très bien analysée, mais que le devoir de joie est aussi un thème chrétien, que Nietzsche reprend entièrement à son compte.

Si l'on pense avec Claudel, qui était d'ailleurs complètement nietzschéen, il n'y a rien d'à la fois plus chrétien et plus antichrétien que Nietzsche, selon le christianisme qu'on a en vue bien sûr. D'ailleurs Nietzsche le dit lui-même : ils iront en enfer ceux qui se croient les meilleurs.

C'était un «anti-djihadiste» parfait en fin de compte...

Absolu, mais ce n'était pas le seul. Il s'est aperçu au milieu de sa vie que la radicalité de Spinoza était aussi totale que la sienne, que le mal et le bien, comme l'idée d'erreur, ainsi que bien d'autres choses, étaient de pseudo-concepts. Lucrece l'avait également pensé. Une légende ultérieure a voulu que Lucrece, ce poète romain, se soit par la suite suicidé, soudain persuadé de l'horreur de sa propre philosophie. (*Rires.*) D'ailleurs, il m'est moi-même arrivé de trouver la leçon un peu rude. Quoi qu'il en soit, j'ai toujours été persuadé que le devoir était de vivre en vérité et dans la joie.



Est-ce finalement l'«amor fati» que vous reprenez par-dessus tout de la leçon nietzschéenne ?

Cette expression, Nietzsche l'a certes employée, mais pour moi il y a trop de connotations stoïciennes là-dedans. Je pense qu'il y a une différence entre aimer la vie et s'accommoder de la manière dont le *fatum*, le destin, mène les choses. On ne peut pas avoir d'*amor fati* pour les fous qui décapitent, par exemple! *Amor vitae*, amour de la vie, oui, plutôt qu'*amor fati*.

Contrairement à ce que dira Lucrèce, et également Spinoza, il ne faut pas se laisser figer par la vision des dieux qui mènent le destin du monde, mais il ne faut pas se rebeller non plus. Vous connaissez l'adage : le destin entraîne doucement celui qui le suit, et traîne douloureusement celui qui s'y oppose.

Pour Nietzsche, ceux qui refusent de vivre dans la vérité sont ceux qui ne veulent pas affronter le tragique inscrit au programme de la vie, ceux qui ne le supportent pas et qui luttent contre ce dernier au nom de valeurs – le vrai, le bien, le juste, le beau – qui sont imprégnées de ressentiment. C'est pourquoi les vrais faibles sont toujours en guerre contre les vrais forts.

Avez-vous eu le sentiment parfois de parvenir à vivre ainsi, par-delà le bien et le mal, malgré les événements cruels de la vie ?

Je crois que ça a toujours été mon cas. Les pires horreurs m'inspirent bien entendu de la tristesse, parfois du mépris, mais jamais une mise en cause globale de l'ordre du monde qui passerait par l'idée qu'il y a un bien et un mal. Probablement parce que j'ai la chance d'être absolument étranger au sentiment d'indignation. L'indignation est pour moi la plus fautive des approches possibles de la réalité. Quelle ne fut pas ma stupeur à cet égard d'entendre parler d'un mouvement politique des « indignés ». C'est une tentation à laquelle il faut toujours résister, me semble-t-il. Il ne s'agit pas non plus de souffrir ou de se complaire dans le tragique. Il s'agit d'affirmer la joie de vivre sans répudier le tragique de l'existence.

Propos recueillis par Aude Lancelin et Marie Lemonnier

Entretien paru dans "l'Obs" du 23 juillet 2015.



Né en 1939, CLÉMENT ROSSET est normalien, agrégé de philosophie et docteur ès lettres. Il est l'auteur d'une oeuvre réjouissante et singulière, qui comprend notamment : «*la Philosophie tragique*» (PUF, 1961), «*le Réel et son double*» (Gallimard, 1976; Folio essais, 1993), «*la Force majeure*» (Editions de Minuit, 1983), avec un chapitre décisif sur la pensée de Nietzsche, ou encore «*Loin de moi. Etude sur l'identité*» (Editions de Minuit, 1999). Dernier ouvrage paru : «*Faits divers*» (PUF, 2013). (©Delphine Lebourgeois pour L'OBS)

Lire [Clément Rosset se noie : un philosophe à la mer !](#)